

Dimanche 4 B - FETE DE ST BLAISE - 31 janvier 2021

Frères et Sœurs, Pour illustrer la Bonne Nouvelle de ce Dimanche, permettez-moi de commencer par une longue histoire qui nous est partagée par Robert Lee Fulghum. Il raconte sa mésaventure avec sa fille Molly, qui lui a fait comprendre ce qui est essentiel et nécessaire dans une existence.

« Une boîte de carton trône sur une étagère de mon appartement. Bien que portant la mention « ne pas jeter », ce qu'elle renferme n'a qu'une valeur sentimentale, et un cambrioleur n'en tirerait pas 25 cents. Mais en cas d'incendie, je ne quitterais pas les lieux sans elle.

Cette boîte contient, entre autres choses, un petit sac de papier brun à demi déchiré. Ma fille Molly me l'a confié il y a 14 ans. Elle venait d'entrer à l'école, et la préparation des casse-croûtes était encore pour elle une espèce de jeu. Tous les matins, elle remplissait consciencieusement nos sacs d'un sandwich et d'un fruit, qu'elle agrémentait parfois d'un petit mot ou d'une friandise.

Un matin, elle m'a tendu deux sacs, le casse-croûte habituel et un sosie tout hérissé de trombones et d'agrafes.

« Tiens, me suis-je étonné. Aujourd'hui, j'ai droit à deux sacs ! » « Celui-là, dit Molly, ce n'est pas pour manger. Tu l'ouvriras tout à l'heure. »

Sans m'interroger davantage, j'ai mis les sacs dans ma serviette, embrassé ma fille et filé au bureau.

À midi, tout en avalant mon sandwich, j'ai déchiré le mystérieux sac pour en faire l'inventaire. Il en ruissela les objets les plus hétéroclites : deux rubans, trois cailloux, un dinosaure en plastique, un bout de crayon, un coquillage, deux biscuits en forme d'animaux, une bille, un vieux bâton de rouge à lèvres, une petite poupée, deux chocolats... et 13 cents. Attendri, j'ai contemplé un moment ce bric-à-brac enfantin. Puis, l'heure étant venue de me remettre au travail, j'ai ramassé les babioles et les ai jetés distraitemment au panier, avec le reste de mon sandwich.

Ce soir-là, pendant que je lisais le journal, Molly s'est plantée devant moi. - Où est mon sac ? Demanda-t-elle. - Au bureau. Pourquoi ? - J'ai oublié d'y mettre ça, dit-elle en me tendant un bout de papier. Et puis, je veux le ravoir. - Pourquoi ? - Ce qu'il y a dedans, c'est les choses que j'aime le mieux. Je te les ai prêtées pour que tu t'amuses avec, toi aussi, mais maintenant je les veux. Tu ne l'as pas

perdu, papa ? Elle était au bord des larmes. - Mais non, voyons ! Je l'ai oublié au bureau, c'est tout. - Tu me le rapporteras demain ?- Promis, ma chérie.

Rassurée, elle s'est pendue à mon cou. J'en ai profité pour déplier le petit bout de papier qu'elle avait oublié de glisser dans le sac. D'une main hésitante, elle avait écrit : « **Je t'aime papa.** »

J'ai tout compris en un éclair. Molly m'avait confié son petit avoir, ce qu'elle avait de plus cher au monde. Et moi, non seulement je ne m'en étais pas rendu compte, mais j'avais jeté ce trésor au panier. Quel père indigne je faisais !

Le trajet jusqu'au bureau me parut interminable. J'arrivai juste à temps : le concierge s'apprêtait à faire le ménage. Me ruant au-devant de lui, j'ai saisi le panier et l'ai vidé sur mon bureau.

- Vous cherchez quelque chose ?

J'avais déjà l'air tellement stupide que je ne pouvais pas aggraver mon cas : j'ai préféré tout avouer.

- Ah ! Les enfants, je sais ce que c'est !

Et avec un sourire complice, il s'est mis à rechercher avec moi ces bijoux que j'avais dédaignés.

Après avoir lavé les tâches de moutarde qui maculaient le dinosaure, j'ai passé toute la collection au rince-bouche pour éliminer son fort relent d'oignons. Puis, j'ai défroissé de mon mieux le sac de papier brun, remis les précieux objets à l'intérieur et, avec précautions de quelqu'un qui aurait recueilli un chaton blessé, rapporté le tout à la maison.

Le lendemain soir, sans rien dire, j'ai rendu le sac à ma fille. Il était en piteux état, mais, grâce à Dieu, rien n'y manquait. Après le repas, j'ai demandé à Molly de me parler de ses trésors. Elle les a sortis un à un, les a alignés sur la table de la salle à manger et m'a raconté par le menu leur histoire.

Plusieurs lui avaient été donnés par les fées, mais les chocolats étaient un cadeau de moi qu'elle gardait pour une grande occasion. De temps en temps, j'interrompais son babillage en disant gravement : « Je comprends, ma chérie. » Oui, cette fois, je comprenais. À ma grande surprise, Molly m'a confié à nouveau le sac quelques jours plus tard. Le même sac chiffonné, avec les mêmes objets à l'intérieur. Je me suis senti pardonné. Et surtout soulagé : si ma fille me faisait confiance, je devais être digne du titre de père.

Pendant plusieurs mois, j'ai été le dépositaire intermittent du sac. Sans raison apparente. J'ai fini par y voir un prix de bonne conduite, et, ces jours-là, je me suis efforcé d'être un père irréprochable dans l'espoir d'être récompensé le lendemain matin. Et puis, Molly s'est tournée vers d'autres jeux, d'autres joies. Un matin, elle m'a remis le sac et ne me l'a plus jamais réclamé. Je me suis bien gardé de le jeter.

Il m'avait fait réfléchir : combien de fois avais-je été aveugle aux marques d'affection qu'on me prodiguait, tout en me croyant l'objet d'une indifférence générale ? C'est ce qu'on appelle mourir de soif auprès d'une fontaine. Le sac de papier brun que je garde dévotement me rappelle le jour où une petite fille m'a dit : « Tiens, c'est ce que j'ai de plus beau. Prends-le, c'est pour toi. » (Robert Lee Fulghum, (1937-.), auteur américain et ministre unitarien universaliste.)

« Tiens, c'est ce que j'ai de plus beau. Prends-le, c'est pour toi. » Cette parole, le Seigneur Jésus nous la redit de dimanche en dimanche. L'Évangile c'est comme ce petit bout de papier que la petite Molly remet à son papa et sur lequel il est écrit : « Je t'aime ». Chaque dimanche, par sa parole et par ses gestes, le Seigneur nous redit : « Je t'aime, toi. »

Aujourd'hui, la parole de Jésus nous dit son amour et la force qui l'habite. Sa parole agit. Sa parole est une force de vie. Elle agit avec autorité. « Sors de cet homme », dit Jésus. Et la force du mal, la force qui tourmente cet homme, la force qui le diminue sort de lui.

Les gens qui sont là se questionnent : qu'est-ce qui nous arrive ? Ils ont peur devant ce qu'ils voient. C'est tellement nouveau. C'est tellement beau, tellement bon.

On croyait que le paralysé, le tourmenté, était puni pour ses péchés. Pas du tout, et pourtant, tous l'ignoraient. Tous l'évitaient. Et voilà que Jésus s'en approche, le libère par une parole, lui donne une part de sa propre vie. Une façon de lui dire : **« Je t'aime, tu es important, vis ta vie »**

« Tiens, nous dit à chacun et chacune de nous ce matin le Seigneur Jésus, ma parole de tendresse, ma parole de libération, ma parole qui donne vie, qui dit mon amour, c'est ce que j'ai de plus beau. Prends-la, c'est pour toi. » Frères et Sœurs, qu'allons-nous faire de ce cadeau précieux ? **Amen.**